

M. Van Baert et le lieutenant cherchèrent avidement parmi ces lettres, de dates déjà assez anciennes, quelques notes, quelques pièces de nature à jeter un peu de clarté sur les mystérieux événements de la journée ; ils ne trouvèrent rien. Ces lettres, pour la plupart froissées et maculées peut-être par des larmes étaient, avec le passeport que nous connaissons déjà, tous les papiers du prisonnier.

—Elles sont toutes de la même main, dit le maire en les comparant rapidement, et la signature est illisible. Voyez, Quentin, vous qui avez de bons yeux, si vous pourrez déchiffrer ce griffonnage... le nom surtout ; dites-nous le nom de celui qui a aligné tant de pattes de mouches. Pour moi j'y renonce.

L'officier étudia un moment la signature et lut enfin avec hésitation :

—Londres, 1818... Louis Duvernay.

En entendant prononcer ce nom encore une fois, madame Van Baert se dressa par un mouvement machinal, les yeux hagards.

Le maître de forge continua en s'adressant toujours à Quentin :

—Allons, mon cher lieutenant, encore un peu de courage ! Tâchez de déchiffrer quelque passage de l'une de ces lettres, au hasard, afin que nous sachions quelle était la nature des relations de notre prisonnier avec ce correspondant inconnu.

Quentin reprit la lettre, qui paraissait être l'une des plus récentes en date, et en lut avec peine la première page, qui commençait ainsi :

« Mon cher enfant, vous devenez de jour en jour plus pressant pour que je vous révèle le nom de votre malheureux père et celui de la pauvre femme à qui votre naissance a coûté tant de larmes. Je vous ai dit pourtant bien des fois que cette révélation pouvait amener de grands malheurs. Votre père, vous le savez, est mort avant même votre naissance, quant à votre mère, elle est aujourd'hui mariée et mère d'un autre enfant... »

Un cri d'Anna interrompit cette lecture :

—Au secours ! disait la jeune fille. Maman se trouve mal !

En effet, madame Van Baert venait de tomber inanimée.

Son mari et Quentin s'élançèrent pour la secourir ; mais déjà le domestique Jean l'avait placée dans un fauteuil.

Anna se désespérait ; M. Van Baert avait perdu tout son sang-froid et se montrait aussi effrayé que sa fille.

Tous s'empressaient autour de la malade ; et une vieille bonne, accourue au bruit, ne faisait qu'accroître le trouble et la confusion.

Pendant que ceci se passait, l'autre extrémité de la salle était le théâtre d'une lutte inégale.

Léon, au cri poussé par Anna, s'était retourné vivement. Voyant madame Van Baert chanceler et tomber enfin évanouie, il avait voulu s'élançer vers elle. Mais Bourguignon, qui n'avait pas perdu de vue son prisonnier depuis le commencement de ce long interrogatoire, craignait qu'il ne voulût profiter de ce moment de désordre pour s'enfuir, il était accouru avec ses camarades et se mettait en devoir de le lier de nouveau.

La rage de Léon était à son comble ; il se débattait avec frénésie entre les mains de deux gendarmes.

—Misérables ! disait-il, laissez-moi approcher d'elle... C'est moi qui la tue. Oh ! j'avais prévu ce malheur ! Laissez-moi implorer mon pardon, la supplier à genoux... je ne m'enfuirai pas, mais je veux la voir !

XII

Ces paroles, prononcées d'une voix saccadée, furent perdues au milieu du tumulte. Forcé de rester immobile, et convaincu de son impuissance, Léon tomba dans un morne abattement.

Cependant l'évanouissement de madame Van Baert ne cessait pas.

—Pauvre Cécile, disait Van Baert, je n'aurais pas dû souffrir qu'elle assistât à ce maudit interrogatoire. Elle a pris à

cœur les chagrins de ce jeune drôle, comme si le sort d'un pareil scélérat pouvait la toucher. Au diable les incendiaires, les procès-verbaux, les interrogatoires !... Nous verrons tout cela demain. Maintenant je ne dois penser qu'à ma pauvre femme. Allons, mes amis, prenez chacun un bras du fauteuil afin que nous la transportions ainsi dans sa chambre... Anna, aide-moi à la soutenir.

Les domestiques obéirent, et on commençait à transporter avec précaution la dame évanouie, quand M. Van Baert, à qui son inquiétude à l'égard de sa femme ne faisait pas oublier son inquiétude à l'égard de son usine, dit aux gendarmes :

—Vous, messieurs, emmenez le prisonnier au pavillon que j'ai désigné. Demain il sera livré à la justice ; vous me répondrez de lui.

Cinq minutes après, les gendarmes, conduits par un domestique de la maison, traversaient un corridor qui conduisait au pavillon indiqué.

Léon semblait ne plus avoir ni pensée ni volonté ; plongé dans cet état d'anéantissement qui suit souvent les grandes émotions, il se laissait emmener sans résistance et sans plainte.

Cependant comme on passait devant la porte de l'appartement de madame Van Baert, il se ranima tout à coup en apercevant Anna qui courait chercher quelque objet dont sa mère avait besoin :

—Anna... mademoiselle ! s'écria-t-il d'une voix suppliante, dites-moi, de grâce...

—Elle va mieux, elle commence à reprendre ses sens, répondit mademoiselle Van Baert.

Elle ajouta tout bas de manière à n'être entendue que de lui : —Espérez.

Avant que Léon eût eu le temps de comprendre ce mot, elle avait disparu à l'extrémité du corridor, et les gendarmes entraînaient de nouveau le prisonnier avec brutalité.

—Ouf ! dit Bourguignon aussitôt qu'il put donner carrière à sa verve de caserne sans avoir à craindre le contrôle de ses supérieurs, je ne sais si je me trompe, mais M. Léon Tout-Court ne couchera pas cette nuit dans de beaux draps.

—C'est mon opinion, répondit le grand Christophe d'un ton bourru.

Il était environ une heure du matin, et personne encore aux forges de Boussac ne songeait à prendre du repos. La présence du prisonnier et de ses gardiens dans l'usine, l'évanouissement extraordinaire de la maîtresse de la maison, avaient tenu jusque-là tout le monde sur pied.

A chaque instant, Anna descendait à l'office pour donner de nouveaux ordres ; un domestique était parti à cheval et ventre à terre pour aller chercher un médecin à Aubin, et M. Van Baert, ne pouvant surmonter son impatience, venait de minute en minute demander des nouvelles de sa femme, qui, revenue de cette violente crise, avait désiré être seule.

Anna, assisté de sa vieille gouvernante, se tenait dans la pièce qui précédait la chambre de sa mère, prête à accourir au moindre appel.

Depuis un moment il semblait qu'un peu plus de calme régnât chez madame Van Baert, lorsque deux ou trois coups timides et discrets furent frappés à la porte extérieure.

Anna se leva légèrement et alla ouvrir, s'attendant à trouver son père, ce fut le lieutenant Quentin qui entra sur la pointe du pied en disant à voix basse :

—Eh bien, mademoiselle, comment va votre bonne mère ? Cette crise est-elle enfin passée ?

Anna fit signe à son fiancé de s'asseoir près d'elle.

Le lieutenant parut ravi d'une pareille faveur.

—Elle est mieux, je vous remercie, monsieur Quentin. En reprenant connaissance, elle a pleuré, et a prononcé des paroles incohérentes que l'on ne pouvait comprendre. Maintenant elle est tranquille ; tout à l'heure, j'ai entr'ouvert la porte et je l'ai vue assise dans son fauteuil, épuisée et aussi immobile que si elle était endormie... Cet évanouissement a été terrible !